

**ÉDITION ET ÉTUDE DU**  
***DEFENSORIUM MENDICITATIS CONTRA ARMACHANUM***  
**DE WILLIAM WOODFORD, O.F.M. (v. 1395)**

PAR

MATHIEU LESCUYER

---

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE DU *DEFENSORIUM*

---

CHAPITRE PREMIER

RICHARD FITZRALPH, JOHN WYCLIF ET WILLIAM WOODFORD

Le *Defensorium mendicitaris contra Armachanum* de Woodford, qui consiste en une réfutation point par point du huitième livre du *De pauperie Salvatoris* de FitzRalph, s'inscrit dans la longue histoire des polémiques autour des Mendians et notamment des Franciscains. Les péripéties les plus marquantes en ont été animées par Guillaume de Saint-Amour, qui contestait l'existence des Mendians et leur type de ministère d'un point de vue ecclésiologique, et par les Spirituels, adeptes d'une pauvreté radicale.

*Richard FitzRalph.* — Richard FitzRalph (vers 1300-1360), archevêque d'Armagh en Irlande et connu sous le nom d'Armachanus, relance la polémique, dans le but de faire retirer aux Mendians leur office de confesseurs et de prédicateurs ; il en va des revenus et aussi du prestige du clergé séculier. Il utilise contre eux, et surtout contre les Franciscains, les arguments des Spirituels, qui considéraient toute infidélité à la plus stricte pauvreté contre une trahison de la profession

franciscaine. A cela s'ajoute chez FitzRalph la théorie du *dominium* (mot difficile à traduire, signifiant la suzeraineté, le pouvoir) par la grâce : seul le juste en état de grâce dispose réellement du *dominium* des biens en son pouvoir. Mais il s'agit d'abord d'une théorie universitaire, dont l'application pratique n'est pas envisagée sérieusement.

*John Wyclif.* – Wyclif (mort en 1384) reprend la théorie de FitzRalph sur le *dominium* par la grâce et la développe mais, là encore, il s'agit d'un exercice intellectuel universitaire ; quoique ses conséquences pratiques, révolutionnaires, en soient étudiées par Wyclif, leur excès même, voire leur caractère irréel, n'incline pas à leur accorder tellement d'importance. L'essentiel chez Wyclif est la critique des biens temporels de l'Église qui ne profitent pas aux pauvres, de la non-résidence, du cumul... Quant aux Mendiants, ils ne constituent qu'une secte et ne suivent pas la pure loi du Christ. Ce n'est pas tant la critique des Mendiants faite par Wyclif que celle des Lollards qui incite Woodford à écrire son *Defensorium*. Les Lollards, disciples de Wyclif, font l'éloge d'une Église pauvre et usent du même type d'action pastorale que les Franciscains : itinérance, prêches nombreux, pauvreté (relative), subsistance assurée par les dons des fidèles. Du fait de cette rivalité viscérale, c'est contre eux que s'élève explicitement Woodford dans son *Defensorium*.

*William Woodford (vers 1330-vers 1400).* – Maître en théologie, confesseur de la comtesse de Norfolk et franciscain du couvent de Londres, Woodford a fait l'objet des recherches du franciscain anglais contemporain Eric Doyle. Huit de ses œuvres sont parvenues jusqu'à nous, dont une a connu plusieurs éditions anciennes. Toutes tournent autour de la réfutation des thèses de Wyclif dont Woodford fut le contemporain et condisciple à Oxford ; Wyclif a consacré deux chapitres de son *De civili dominio* à répondre à ses arguments.

## CHAPITRE II

### LE *DEFENSORIUM*, LES AUTRES ŒUVRES RÉFUTANT FITZRALPH ET WYCLIF ET LA CULTURE DE WOODFORD

*Le « Defensorium » et ses thèses.* – Très gros ouvrage, le *Defensorium* se caractérise par son style pesamment scolastique, fondé sur le syllogisme et ses incessantes répétitions. Il s'agit pour Woodford de défendre le statut des ordres mendiants et particulièrement celui des Franciscains, et ce dans une large mesure au plan canonique, mais en partant d'exemples concrets. FitzRalph critique notamment l'infidélité des Franciscains à leur vœu de pauvreté radicale, telle que leur règle et surtout le testament de saint François la préconisent. Ayant ainsi discrédité ses adversaires, il leur refuse ensuite toute prétention à l'exercice du ministère de la confession et de la prédication, d'où leur viennent toutes leurs richesses, qui précisément les font pécher contre leur profession. FitzRalph se laisse également aller à la polémique la plus grossière et excessive et la simple récitation de ses arguments suffirait presque à Woodford pour montrer leur fausseté, tellement ils sont absurdes. FitzRalph est d'ailleurs coutumier du fait, puisqu'en plein consistoire, devant le pape, il accuse les frères de voler les enfants à l'université (âgés

de quatorze ans), argument repris dans son huitième livre du *De pauperie Salvatoris* et que Woodford réfute intelligemment, en soulignant que quatorze ans est l'âge légal du mariage pour un adolescent, que les parents soient d'accord ou non, et qu'ils ne peuvent non plus s'opposer à l'entrée de leur enfant dans un ordre religieux, décision parfaitement similaire.

Woodford fait preuve dans sa réfutation d'une assez grande culture et d'une constante habileté à démontrer par l'absurde la faiblesse des positions de son adversaire, même si trop souvent il énumère une liste fastidieuse de conséquences évidemment insanes. Parmi les questions qui reviennent le plus souvent, figure naturellement celle du *dominium*, ce qui donne lieu à toute une série de subtils *distinguo* relatifs au pouvoir des frères : comment possèdent-ils leurs biens ? à quoi renoncent-ils ? Woodford s'aligne sur Jean XXII (l'esprit franciscain est à l'évidence très diffus chez lui) et définit une pauvreté très raisonnable et fort peu radicale. La confession tient également une place prépondérante dans la discussion, car elle tient particulièrement à cœur à FitzRalph, mais aussi à Woodford, très sensible au savoir théologique et canonique qui fait la spécificité des frères. Quelques courtes digressions dirigées contre les turpitudes du clergé séculier viennent heureusement animer un texte que ne parcourt sinon aucun élan.

*La culture de William Woodford.* — Woodford fait montre d'un grand savoir canonique et cite nombre de décrétales et canons ; il insiste d'ailleurs expressément sur la nécessité, si l'on veut confesser, d'étudier soigneusement le droit canon, et accuse les clercs séculiers de s'en abstenir. Évidemment, on a l'impression que cette étude du droit canon se fait aux dépens de celle de la philosophie, car Woodford semble ignorer cette dernière. En revanche, il connaît bien la Bible et ses exégètes, au premier rang desquels on trouve Nicolas de Lyre, mais il emprunte aussi à la *Catena aurea* de Thomas d'Aquin. Il fait aussi de courtes citations de théologiens des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, mais il n'a pas l'intention de faire de la théologie, son propos est plutôt de donner une vision orthodoxe des questions traitées, en s'appuyant sur des exemples concrets, des citations d'autorités et le droit canon. Beaucoup plus personnel est son goût pour les Pères du désert qu'il connaît grâce à la *Vie des Pères* essentiellement.

*Les autres ouvrages réfutant FitzRalph et ses disciples.* — Plusieurs petits traités ont été écrits contre FitzRalph ou des Lollards (ils ont fait l'objet d'une édition critique ou d'une étude). Barthélemy de Bolsenheim, provincial dominicain de Teutonie, réfute FitzRalph en consistoire ; il est fort peu convaincant, très porté sur le syllogisme et ennuyeux. L'augustin Geoffrey Hardeby répond d'un point de vue plus théorique que Woodford à FitzRalph. Le franciscain Roger Conway s'en tient strictement aux arguments canoniques. Mais le meilleur est l'augustin Richard Maidstone, confesseur de Jean de Gand, qui défend la mendicité en soi, contrairement à Woodford qui distingue entre mendiant volontaire, c'est-à-dire religieux mendiant, digne de recevoir un don, et involontaire, qui n'en mérite pas autant.

En fait, face à des adversaires qui reprochent aux Mendians de ne pas être fidèles à leur profession de pauvreté, les traités ne défendent pas bien les frères : leurs arguments n'ont aucun génie propre, ils sont souvent (voire seulement) répétitifs. Seul Maidstone fait preuve d'un style assez alerte, et seul il défend la mendicité pour elle-même : ne pas la défendre aboutit finalement à donner raison à ses adversaires, comme les critiques du XVI<sup>e</sup> siècle (qui reprochent aux religieux mendiants de ne pas travailler ou de fainéanter en demandant l'aumône) le

prouvent. Car on voit mal la raison d'être de la mendicité, si, comme Woodford l'affirme, elle n'a pour but que de détourner des soucis matériels : cette raison semble peu rationnelle ; puisque la pauvreté n'est plus recherchée, pourquoi s'en tenir à une mendicité (presque) anachronique, et pourquoi ne pas vivre d'une sorte de rente, modique assurément ?

---

## CONCLUSIONS

Les Frères mineurs anglais de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle peuvent-ils être définis comme des « franciscains de château » ? comme des ascètes proches des pauvres et populaires ? ou bien encore comme des membres d'un ordre parmi tant d'autres ? La question est sans doute la plus importante de celles que soulève le *Defensorium*, une fois que l'on s'est interrogé sur les raisons des critiques et attaques en règle dont ils sont victimes.

Pourquoi tant d'hostilité à l'égard des frères, parallèlement à leur popularité ? Le problème du *dominium*, de la propriété, des richesses temporelles, de l'Église ou des laïcs, que pose précisément FitzRalph, y est manifestement lié. Les velléités réformatrices de l'époque tournent toujours autour de la nécessité pour l'Église de se détacher des questions temporelles, de revenir à une plus grande pauvreté et à une plus juste répartition des biens ecclésiastiques. FitzRalph s'intéresse à titre théorique à la question du *dominium*, mais on constate chez lui une interférence avec la critique des Mendians, interférence qui a priori aurait pu être fortuite, n'eût été le fait que la pauvreté dont les Mendians faisaient leur emblème les exposait en première ligne dès qu'on touchait à ces questions. Il revenait à Wyclif et à ses disciples lollards d'utiliser la théorie de FitzRalph dans leur critique de l'Église perdue selon eux par ses biens temporels. Ils pouvaient ainsi espérer le soutien d'un nombre important de fidèles que l'exaspération contre la dîme et le mauvais usage des richesses ecclésiastiques rendaient susceptibles d'agréer leurs idées (et on a vu que Netter les rendait responsables de la révolte paysanne de 1381, tournée en bonne partie contre le temporel ecclésiastique).

L'hostilité à l'égard des Mendians et particulièrement des Franciscains s'explique d'une part par un rejet de l'Église et de ses institutions, d'autre part par l'accusation, popularisée par les poètes, d'hypocrisie. Les Mendians représentent en effet les plus prestigieux des religieux, les agents par excellence de la papauté (savants, vertueux, charitables), mais c'est précisément par leur réputation de sainteté et d'austérité qu'ils prêtent le flanc aux critiques : plus on leur attribue de qualités, plus il leur est difficile de se conformer en tout point à l'image idéale qu'on leur donne. De plus le clergé, FitzRalph l'illustre à merveille, voit parfois en eux d'intolérables concurrents, qui, non contents de les priver de sources de revenus substantiels (liés à la confession et aux sépultures), leur font perdre leur prestige et leur influence chez les fidèles.

Le *Defensorium* constitue un bon témoignage de l'attitude intellectuelle des Franciscains anglais de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; on y note un souci avéré pour l'orthodoxie, comme dans les autres ouvrages de Woodford, qui n'est pas sans

faire penser au *Doctrinale* de Thomas Netter. Cet ouvrage, relativement célèbre (plusieurs éditions en ont été faites avec la bénédiction des différents papes), ressemble à une sorte de catéchisme orthodoxe traitant de tous les points contestés par Wyclif et les Hussites (il est rédigé après le concile de Constance), notamment des sacrements, et semble assez utile aux souverains pontifes pour lutter également, comme l'indique le prologue de l'édition de 1525, contre les hérésies luthériennes. Une place y est naturellement faite à la défense des Mendiants ; ainsi le prologue du livre quatre du premier tome s'intitule « *Quomodo religiosi in ecclesia Dei possunt licite exigere victum suum* », et l'on peut noter ici que cette défense n'est pas non plus totalement démodée si l'on songe aux interdictions de mendier publiées par exemple à l'occasion de la réforme de la bienfaisance à Ypres en 1525, ou par l'édit de Charles Quint de 1531. Ses arguments sont semblables à ceux de Woodford, voire les reprennent.

On relève donc une très nette volonté orthodoxe, qui va de pair avec une vision fort classique de la pauvreté et de la mendicité ; celles-ci ne sont ni glorifiées ni exaltées, elles sont seulement défendues en tant que mode de vie des ordres mendiants. Ainsi est évité l'hiatus entre la théorie de la pauvreté et la réalité sociale (B. Geremek), mais cette position affaiblit néanmoins d'autant la justification de la mendicité religieuse. Le débat sur le travail préoccupe d'ailleurs particulièrement Woodford qui insiste à plusieurs reprises en réfutant saint Augustin et son *De opere monachorum* et en s'appuyant sur saint Paul, comme si la question était dorénavant essentielle (ainsi qu'au XVI<sup>e</sup> siècle où elle s'impose au point de devenir un trait de mentalité caractéristique). Son propos ne cède jamais au lyrisme ni à aucune exaltation, contrairement aux chantes de la pauvreté du début du siècle ; il ne critique aucunement les richesses ni les possessions des moines, comme les Mendiants l'avaient fait une vingtaine d'années auparavant. Loin de concevoir la pauvreté comme le rejet d'une richesse néfaste, il semble ne voir en elle qu'un gage de piété et de renoncement à la frivolité du monde profane, mais sans plus.

Très révélatrices sont les activités que Woodford oppose au travail (qu'elles surpassent à ses yeux) : la prédication, l'étude et la prière, la célébration de la messe et des offices. Hormis la prédication, cet idéal ne diffère en rien de celui de n'importe quel ordre monastique, si ce n'est qu'il omet le travail manuel ; il ne s'écarte guère non plus de celui du clergé séculier, si tant est que celui-ci soit assez bien formé spirituellement pour avoir un idéal, et il est très proche de celui d'un évêque qui en sus visite et administre son diocèse. La spécificité franciscaine du souci des pauvres disparaît en tout cas, et l'on ne voit pas de différence avec les autres ordres mendiants. La seule particularité tient, comme on le voit au long du *Defensorium*, à l'insistance portée aux études afin de donner la meilleure direction spirituelle possible aux fidèles, par la prédication et la confession.

On peut assez bien s'imaginer, à partir des multiples détails concrets donnés par Woodford, le mode de vie des Franciscains de l'époque. Il est à nouveau surprenant de constater l'importance donnée à la célébration des offices et des messes ; Woodford insiste pour préciser que la mendicité n'empêche nullement chaque prêtre de célébrer sa messe quotidienne, et que les frères ne manquent aucun office, ni du jour ni de la nuit, contrairement aux moines qui bénéficient souvent de dispenses : ils assurent donc mieux l'office de la prière et les battent sur leur propre terrain. On relève même le terme de « contemplation » à côté de celui d'« études ». La subsistance matérielle du couvent, quoique celui-ci ne soit pas riche et même endetté, est vraisemblablement assurée par les dons de riches laïcs, notamment à titre de legs testamentaire ; le registre du couvent de Londres,

par exemple, en donne une bonne idée ; de plus les couvents possèdent de petits jardins. Mais la mendicité n'a pas pour autant disparu, et Woodford explique que, pour un couvent de soixante à soixante-dix frères, six à neuf frères, les *limitatores* (car chaque couvent semble avoir un rayon d'action), mendient pour tout le couvent ; cela dans les parties de la chrétienté où les frères vivent surtout à la campagne, ce qui n'est pas le cas de l'Angleterre où les frères vivent dans de grandes villes. Là, deux frères lais (*fratres laici*, bien distingués des *sacerdotes et clerici conventus*, ce qui révèle une hiérarchie implicite) mendient pendant une heure en ville et reçoivent suffisamment pour le couvent. Woodford ne signale aucune difficulté matérielle, mais il est vrai qu'ici il veut prouver que la mendicité ne détourne pas du labeur spirituel, alors qu'ailleurs il parle de couvent endetté et d'*usus penuriosus*.

Se pose ici la question de la situation matérielle et du degré de pauvreté réel des Franciscains, car c'est elle qui leur vaut (entre autres raisons) d'être brocardés notamment par les poètes comme Langland, Gower et le plus célèbre des poètes anglais du Moyen Age, Geoffrey Chaucer, auxquels Rutebeuf fait pendant en France. Quand FitzRalph accuse les frères qui vivent dans les cours seigneuriales au milieu du luxe et de la bonne chère et que Woodford répond que l'essentiel est de ne pas s'y laisser piéger, alors qu'ailleurs il parle d'*usus penuriosus*, on éprouve quelques doutes quant à l'austérité réelle des Franciscains. Et ceux-ci sont d'autant plus fréquemment tournés vers les grands qu'ils sont plus savants et plus habiles à la direction spirituelle, d'où le redoublement des critiques à leur égard. Sans être forcément infidèles à leur profession, il est évident qu'ils ne sont pas, qu'ils ne sont plus à la hauteur de leur réputation. On constate effectivement une certaine « routinisation du charisme », quoique les frères restent de brillants prédicateurs et confesseurs. Aussi est-il normal qu'ils ne canalisent plus et ne contiennent plus les aspirations les plus radicales ni les critiques des fidèles, rôle qu'ils tenaient aux débuts de l'ordre. Woodford est presque aux antipodes des Spirituels du début du siècle dans sa perception de la pauvreté, et il est caractéristique de voir qu'il ne parle jamais de la pauvreté matérielle, ni des pauvres. L'Église n'est plus aussi proche des pauvres qu'auparavant, la suspicion qui entoure les béguines et béguins en est un autre exemple, ce qui laisse une place à la contestation, des pauvres d'une part, mais surtout de réformateurs plus ou moins orthodoxes qui jouent de cette insatisfaction réelle. Dans ces conditions on conçoit tout à fait que Wyclif ait pu avoir un succès certain. Seul un plus grand souci des pauvres, plus radical, constituerait une défense efficace ; au lieu de cela, les Franciscains s'en tiennent à une certaine austérité, supérieure à celle des autres religieux vraisemblablement, mais qui n'en fait pas pour autant de vrais pauvres et ne les en rapproche pas vraiment, un peu mais pas assez. En fait, l'essentiel tient à ce que les abus dont souffre l'Église (mauvais emplois des biens ecclésiastiques, non résidence, cumul) rendent secondaire la question de la mendicité, alors qu'une pauvreté plus radicale aurait constitué un début de réponse et un pôle d'espoir pour les réformateurs. La querelle des Mendians se perd et se mêle au désir de réforme qui commence à s'imposer avec une force croissante dans l'Église, comme en témoignent les péripéties du Grand Schisme, même si tous, entre autres Woodford, ne le ressentent pas.

---

## DEUXIÈME PARTIE

ÉDITION DU *DEFENSORIUM*

L'édition complète du *Defensorium*, d'après les deux seuls manuscrits, le manuscrit Magdalen College 75 de la Bodleian Library d'Oxford et le manuscrit Ff I 21 de l'University Library de Cambridge, est accompagnée de plusieurs index (général, canonique, biblique, des citations de la règle et du testament de saint François).

---

